

Document

Grèce : «Il n'y a aucun futur ici»

(liberation.fr)

14 février 2012

L'Ecole polytechnique d'Athènes est l'un des centres de la mobilisation étudiante contre les politiques d'austérité en Grèce. Les étudiants racontent leur colère, mais surtout leur pessimisme vis-à-vis de l'avenir.



Mémorial des étudiants de l'école Polytechnique d'Athènes tués par la junte en 1973. (Photo Dominique Albertini)

Sur une pelouse de l'Ecole polytechnique d'Athènes sont exposés deux battants de portail rouillés et tordus. C'est un étudiant, Odysseus, 20 ans, qui interprète le monument pour le visiteur étranger : *«En 1973, l'école s'est soulevée contre la junte militaire. Les chars sont entrés par cette porte pour écraser le mouvement. Il y a eu 30 morts.»*

Selon l'étudiant en architecture, ce souvenir explique en partie pourquoi l'Ecole polytechnique est traditionnellement plus politisée que les autres. Il est vrai qu'elle est l'un des centres de la mobilisation étudiante contre les politiques d'austérité imposées au gouvernement grec par ses créanciers. Dans la cour, dans les couloirs, tags et affiches – tendance anarchiste majoritaire – appellent à la résistance. *«Pourtant, même ici, ce n'est pas toujours facile de mobiliser»*, soupire Odysseus.

Beaucoup d'étudiants étaient pourtant présents, dimanche, aux alentours de la place Syntagma. *«C'était comme une petite guerre, assure l'un d'eux. Des gaz partout, du feu, des charges de police.»* Mais en dépit de cet engagement, ce sont les expressions «no hope», «no future» qui reviennent le plus souvent. *«Dans la rue, on croise des sans-abris tous les deux mètres, les vols se*

multiplient, on ne se sent plus en sécurité nulle part, lance Olga, étudiante en architecture. On aime notre pays, mais il n'y a tout simplement aucun futur ici.»



Dans les couloirs de l'école Polytechnique d'Athènes. (Photo D.A.)

Même ton pessimiste chez Sofia, étudiante en sciences politiques, qui déchiffre une affiche anarchiste dans la cour de l'école. Son avenir, elle en est sûre, n'est pas en Grèce : *«Je ne veux pas rester ici et gagner 350 euros par mois. Je veux partir ailleurs en Europe, ou peut-être en Australie.»* La crise, elle en voit les effets sur ses parents : *«Ils ont un petit magasin et ils se réveillent anxieux tous les matins car ils ne savent pas s'ils pourront payer leurs dettes. Quant à moi, je vis avec mon frère, et nous avons dû déménager dans un appartement plus petit où nous dormons tous les deux dans la même pièce.»*

Assis près la grille de l'école, Brigoris pense à trouver un travail en plus de ses études d'ingénierie civile : *«Mon père a un café. Il gagne environ 300 euros par jour, ce qui n'est rien avec ses frais, et il a un énorme prêt à rembourser. Il peut m'aider pour la nourriture, mais c'est tout.»* Lui aussi est convaincu que son futur diplôme ne débouchera sur aucun travail. *«Il n'y a pas d'espoir. Pas de plan pour le pays. Je veux bien croire en l'Europe, mais, de cette manière, il n'y a aucun futur pour nous. Nous allons devenir les Balkans de la zone euro.»*



(Photo D.A.)

Les exigences européennes sont largement dénoncées. «*Que Merkel essaie de vivre avec 400 euros par mois*», lance l'un. Dans une autre université, on a même entendu que c'est plutôt l'Allemagne qui avait une dette vis-à-vis de la Grèce : «*Le désastre de la Seconde Guerre mondiale n'a-t-il pas coûté beaucoup plus cher que la dette grecque?*»

Mais les étudiants de Polytechnique sont au moins aussi sévères vis-à-vis de la classe politique locale. «*Ce gouvernement, et ses prédécesseurs, sont des voleurs*, lance Dionisis, étudiant en architecture. *L'argent qu'ils ont reçu de l'Europe, ils l'ont gaspillé, et il n'a profité qu'aux plus riches.*» A ses côtés, son amie Adrianna, aimerait voir «*plus de solidarité entre les gens pauvres de tous les pays européens.*»

La perspective des prochaines élections, attendues pour avril, ne suscite aucun enthousiasme. L'Europe, certains disent y tenir, d'autres moins. Domine le sentiment que ni celle-ci, ni le scrutin à venir, n'offriront un meilleur avenir à la Grèce et à ses jeunes.